



CHARLIE

LIBREMENT INSPIRÉ DE

DES FLEURS POUR ALGERNON
DE DANIEL KEYES

CRÉATION ET MISE EN SCÈNE
DE CHRISTIAN DENISART

02-13.03.21

**CHARLIE...
JE VOUDRAIS
JUSTE
QUE TU ME
JOUES DE
LA MUSIQUE...
PAS QUE TU ME
L'EXPLIQUES.**

Durée: 1h40 (création)

ÉQUIPE DE CRÉATION

Texte:

librement inspiré de la nouvelle
Des Fleurs pour Algernon de Daniel Keyes

Adaptation et mise en scène:

Christian Denisart

Collaboration artistique:

Jos Houben

Assistés de:

Fanny Pelichet

Scénographie:

Yann Becker

Création costumes:

Karolina Luisoni

Couturières:

Marielle Blanc

Cécile Revaz

Musique:

Annick Rody

Laurence Crevoisier

Louise Knobil

Christian Denisart

Création lumières:

Estelle Becker

Maquillage:

Malika Stahl

Chorégraphie:

Judith Desse

Construction décor:

Les ateliers du TKM

Alexandre Genoud

Chingo Besson

Christophe Reichel

Léo Bachmann

Peinture:

Sibylle Portenier

Réalisation film super 8:

Laure Schwarz

Programmation synthé modulaire:

Ariel Garcia

Régie plateau:

Noé Stehlé

Régie lumière:

Marc-Étienne Despland

Administration:

Sarah Frund

Avec:

Pascal Schopfer:

Charlie

Alexandre Bonstein:

Professeur Nemur, divers rôles

Loredana von Allmen:

Miss Killian, divers rôles

Mathieu Sesseli:

Joe Carp, divers rôles

Sébastien Gautier:

Gimpy, divers rôles

Giulia Belet:

Fanny, divers rôles

Thierry Baechtold:

Docteur Strauss, divers rôles

Annick Rody:

Violon, chant, divers rôles

Laurence Crevoisier:

Alto, chant, divers rôles

Louise Knobil:

Contrebasse, chant, divers rôles

Coproduction:

TKM Théâtre Kléber-Méleau, à Renens,

et les Voyages Extraordinaires

Avec le soutien de:

Loterie Romande Vaud, Ville de Lausanne,

Canton de Vaud, La SSA, de la SIS,

la Fondation Ernst Göhner, la Fondation

Sandoz, Fondation Jan Michalski,

La Suisa

Remerciements:

Stéphanie Zaech, Catherine Mathez

et Matthieu Dorsaz

Nous nous plaisons à remodeler notre corps et notre aspect extérieur, même au prix de souffrances... S'il nous était proposé de tripler notre quotient intellectuel par un procédé chirurgical, ne nous laisserions-nous pas tenter? La notion d'intelligence ne reste-t-elle pas de premier plan dans la valeur d'un individu?

Les Professeurs Strauss et Nemur, deux chercheurs qui, parvenus à accroître l'intelligence d'Algernon, une souris de laboratoire, décident de mener l'expérience sur Charlie, un homme de trente-deux ans ayant l'âge mental d'un enfant de six ans.

Ce dernier se prête au jeu avec l'espoir de voir ses facultés intellectuelles démultipliées. L'opération semble réussie au-delà de toute espérance. Charlie quitte son emploi d'homme de ménage dans une entreprise de pneus et commence des études: il accumule de nombreuses connaissances, maîtrise bientôt plusieurs langues et finit par dépasser ses professeurs. Mais tandis que ses capacités explosent, des questions commencent à le perturber. Était-il plus heureux quand il ne se rendait pas compte que ses collègues de travail se moquaient de lui? Les professeurs qui l'ont opéré sont-ils ses bienfaiteurs ou n'est-il à leurs yeux qu'un cobaye?

Charlie finira par atteindre des mondes de perception intellectuelle inaccessibles à la compréhension du commun des mortels, et de la solitude du simple d'esprit, il découvre la solitude du génie...

PETITS SECRETS DE COMPOSITION :

Ce spectacle est une libre adaptation de la nouvelle écrite à la première personne (en « focalisation interne ») sous forme de journal, de Daniel Keyes *Des Fleurs pour Algernon* (1959), qui prend sept ans plus tard l'ampleur d'un roman (au titre identique) en 1966. Pour Christian Denisart, « la nouvelle, d'à peine quarante pages contient à elle seule l'idée de génie qui a rendu Keyes célèbre. »

À l'heure où notre société oppose mathématiques économiques et humanité, ce récit nous invite à un questionnement sur la notion d'intelligence et sur notre capacité au bonheur, bien souvent déconnectée de la valeur de notre quotient intellectuel.

Sa mise en scène nous invite à une certaine anamnèse, gardant l'intrigue dans les années 1950, en une « ère pré-digitale », « à l'âge d'or de la notion de QI », « des tests de Rorschach », « de la figure tutélaire du savant et du docteur, et de l'expérimentation humaine »...

Christian Denisart dit par ailleurs chercher de plus en plus ses mots depuis plus de quinze ans et « considère [s]on cerveau comme une éponge dont les trous finissent par en constituer l'essence bien plus que la matière. » Cette observation l'a conduit à reprendre *Des Fleurs pour Algernon* de Daniel Keyes, une nouvelle lue trente ans plus tôt qui « pose des questions vertigineuses sur la perception du monde qui nous entoure », sur « notre rapport aux sens et à l'analyse qu'en fait notre conscience. »

Notre XXI^e siècle n'imagine pas forcément une intervention chirurgicale comme dans ce récit pour améliorer nos capacités intellectuelles, mais parle volontiers d'« homme augmenté » *via* la chimie d'une part, l'informatique, d'autre part – ce qui n'est pas sans poser des questions métaphysiques et éthiques, au cœur de la problématique de *Charlie*.

BIOGRAPHIES

DANIEL KEYES — Né en 1927 à Brooklyn, Daniel Keyes s'engage dans la marine marchande à dix-sept ans, avant de se lancer dans des études de psychologie. Il devient enseignant d'anglais dans le secondaire, puis Professeur de Littérature américaine à l'Université de l'Ohio en 1966 – émérite en 2000. Polygraphe, il écrit des scénarii de bandes-dessinées publiées par Marvel dans les années 1950, puis publie une nouvelle, *Des Fleurs pour Algernon* (1959), qui prend l'ampleur d'un roman du même titre en 1966 (aujourd'hui traduit et diffusé dans près de trente pays). Il développe la veine du thriller psychologique en faisant de figures réelles des héros de fiction avec Billy Milligan, *l'homme aux 24 personnalités* (1982), *Unveiling Claudia* (1986) et *Les Mille et Une Vies de Billy Milligan* (2007). Il meurt en 2014. À noter que *Des Fleurs pour Algernon* remporta le prix Hugo de la meilleure nouvelle courte en 1960 et le prix Nebula du meilleur roman en 1966.

CHRISTIAN DENISART — Après un bac scientifique, Christian Denisart se destine à être musicien ou ingénieur du son. Il crée ainsi son propre groupe, Sakaryn, en 1989, à l'âge de vingt-et-un ans, et tourne sept ans durant en francophonie, tout en faisant de la sonorisation en *live* pour des concerts.

Engagé au Petit théâtre de Lausanne, à la technique, il réalise une trentaine de musiques de scène, puis, avide de *terra incognita*, décide de créer sa propre compagnie en 2001, «Les Voyages extraordinaires» (en hommage à Jules Verne et aux explorateurs du monde entier) et crée un premier spectacle *Voyage en Pamukalie* en 2003 – qu'une émission, *Tombouctou, 52 jours*, à la R.T.S., a présenté comme une destination réelle de vacances, ce qui n'est pas sans avoir créé de quiproquos passionnés...

Si les voyages exploratoires semblent être le fil rouge de ses créations, il confie que ceux-ci le placent souvent devant une thématique qui le fascine. Sa mère suédoise parlant sept langues, et lui n'ayant pas vraiment hérité de ce don, la question babélienne de la diversité du langage a ressurgi plus tard au plateau, pour devenir un sujet récurrent de ses spectacles, qui fourmillent de langues diverses, réelles ou inventées : après avoir étudié le pamukal pour sa première création, parlé avec le Capitaine Nemo dans la langue inconnue dont il usait avec son équipage du Nautilus pour *20 000 Lieues sous les Mers*, en 2007, il a découvert en 2010 des langages tribaux avec *Brazul* – en complicité avec le conservateur du musée archéologique romain de Vidy et humoriste Laurent Flutch – chanté en russe dans *Poyekhali!* en 2015 (présenté au Festival de La Cité et réunissant cinquante comédiens et chanteurs), puis dans 6 langues différentes dans *Koburo* (2019), pour finalement régler son compte avec sa langue maternelle (qu'il ne parle pas) dans *Påg-Morning Wood*, tout en suédois (avec surtitrage français), en janvier 2017 au 2.21 de Lausanne. On peut aussi citer *Robots* (2005), entièrement muettes (car «les robots parlent si mal»), et *Charlie* (dont une des caractéristiques de la réussite de son opération est la capacité à apprendre n'importe quelle langue en quelques heures)...

Parmi ses créations, il faut aussi citer *Yoko-ni* dont a été tirée une bande-dessinée (2012); *L'Arche part à 8 heures* d'Ulrich Hub créée au Petit Théâtre de Lausanne (2013); *Complot* par Eugène (2016) et *La Ferme des animaux* d'après Georges Orwell (2018).

Vous l'avez sans doute déjà aussi entendu alors qu'il était chroniqueur pour la RTS dans *La Soupe* (une institution avec ses quatorze ans d'antenne), puis dans *L'Agence* (durant ses trois ans d'existence) pour laquelle il réalisait une chronique dont la vocation était de montrer, non sans humour, la supériorité de la Suisse par rapport au reste du monde («Y en a point comme nous»...).

Peut-être ignoriez-vous en revanche qu'il a réalisé une soixantaine de films d'animation pour la RTS et reçu le Prix SSA 2017 pour son futur documentaire, *Les Galaxionauts* – où il suit une équipe d'ingénieurs congolais en RDC qui fabriquent des fusées et ont un programme spatial avec des matériaux de récupération – des télévisions démontées, des boîtes de lait en poudre – tout en fabriquant des carburants... Je vous promets que c'est vrai... Mais vous avez raison de vous méfier... Quoi qu'il en soit, ce sera, assurément, une réalisation à ne pas manquer.

JOS HOUBEN — Né en 1954, Jos Houben est entré en 1981 à l'École Jacques Lecoq, où il suivit trois ans durant l'enseignement de son directeur, mais aussi celui de Philippe Gaulier, Monika Pagneux et Pierre Byland – et où il enseigne depuis plus de vingt ans à présent, tout en continuant ses créations et ses tournées. C'est là qu'il rencontra Simon McBurney. Ensemble, à la fin de leur formation, ils fondèrent le Théâtre de Complicité, avec notamment Marcello Magni. Leur compagnie créa des pièces très visuelles (comme en 1985 *A Minute too late*) qui voyagèrent à travers le monde.

En 1988, l'artiste est conduit à créer une nouvelle compagnie, The Right Size, où il devient écrivain et metteur en scène de deux comédiens de génie, Hamish McColl et Sean Foley. Ensemble, ils invitaient régulièrement des artistes du music-hall dont ils apprenaient les pas et les histoires. Leur « duo absurdo burlesque » (qui alla jusqu'à Broadway) fut lauréat par deux fois du Laurence Olivier Award, celui du meilleur spectacle en 1999 et celui de la meilleure nouvelle comédie en 2002. Parmi leurs productions, citons *Que Sera et The Bath* (1988), *Flight to Finland* (1991), *Moose* (1992), *Penny Dreadful* (1993), *Baldy Hopkins* et *Stop calling me Vernon* (1994), *Hold me down* (1995), *Do you come here often* (1997), *Mr Puntilla and his Man Matti* (1998) et, avec Kenneth Branagh, *The Pay What I wrote* (2001) et *Ducktastic* (2005). Jos Houben a également coproduit et joué pour la télévision anglaise dans *Mr Fixit* pour Thames TV (en 1989) et *Brum – The Magical Little Car* pour Ragdoll Productions (en 1993).

À côté de ses recherches sur le rire, Jos Houben a aussi beaucoup œuvré dans le domaine de la musique contemporaine, avec Georges Aperghis pour lequel il a fait plusieurs créations – dont *Commentaires* (1996), *Zwielicht* (1999) et *Paysage sous surveillance* (2003) – ainsi qu'avec des compositions de Mauricio Kagel pour *Répertoire* (2013), un spectacle créé au Théâtre des Bouffes du Nord avec Françoise Rivalland. Après avoir également travaillé en solo pour *L'Art du rire* de 2002 à 2020, avec Jean-François Peyret pour *Citizen Jobs* (2014), avec Marcello Magni pour *Marcel* (2015), Jos Houben a signé avec Violeta Cruz la création de la *Princesse légère* (mars 2017) à l'Opéra Comique.

Brigitte Prost: Vous avez créé votre propre compagnie, « Les Voyages extraordinaires », en 2002, une « société d'explorations utopiques » comme l'indique votre signature... En un hommage à Jules Verne... Dans vos créations, il y a une présence du scientifique détourné qui va très vite avec la fiction, voire la science-fiction...

Christian Denisart: C'est-à-dire que ce n'est pas la science en elle-même que je trouve fascinante, mais l'histoire de la science, les personnages qui l'ont faite, les voyages que cela engendre... C'est le côté « découverte ». Scientifiques et artistes ont ce même besoin de *terra incognita* et travaillent également dans l'abstrait. Je trouve que la science est fascinante, ou plus précisément les hommes qui ont fait la science, qui ont fait des découvertes, qui ont essayé de comprendre le monde. « Je ne sais pas » est pour moi la plus belle phrase du monde. Chercher à comprendre, cela devrait occuper notre vie. C'est une aventure. Il y a énormément de poésie dans la science.

B. P. Sur *Culture Box*, On peut trouver un documentaire sur *Robots* et la collaboration qu'il y a pu avoir avec l'Ecole Polytechnique de Lausanne pour concevoir les robots placés au plateau... Les robots vous fascinent ?

C. D. Oui. Au Japon, je suis allé présenter un spectacle avec des robots. En discutant avec des scientifiques là-bas, la question s'est posée de savoir pourquoi les Japonais acceptent si facilement la robotisation de leur société, la création de robots à l'image humaine, la possibilité de faire garder les personnes âgées par des robots... La réponse se trouvait dans la religion : les Japonais sont animistes de tradition, chaque caillou est vivant. À partir de là, qu'une poupée ou un automate soient vivants n'est pas un souci pour eux. Pour nous, chaque fois qu'une machine parvient à faire quelque chose qu'on pensait être réservé à l'être humain (jouer aux échecs, marcher, composer de la musique), nous empiétons un peu plus sur le territoire divin... Pour nos sociétés judéo-chrétiennes, c'est mal ; pour les Japonais, non. Je me sens là plus japonais qu'occidental...

B. P. Sur *Charlie*, Jos Houben vous accompagne. Vous aviez déjà travaillé ensemble sur *La Ferme des animaux* ?

C. D. Je l'ai connu par des vidéos de *L'Art du rire* que j'ai ensuite vu à Neuchâtel : comme il jouait un chien ou une poule visitant une exposition d'art contemporain, je l'ai associé à notre projet. Sur *Charlie*, nous avons une collaboration qui fonctionne très bien : il voit tout ce que je ne vois pas et m'aide énormément au niveau du mouvement et de l'espace – et il est d'une bonne humeur impossible à entamer. C'est devenu un ami cher.

B. P. Dans ce spectacle, les dix acteurs au plateau font tout : ils jouent, font de la musique, bougent les décors, chantent et dansent, au service d'une fiction inscrite dans les années 1950.

C. D. Oui, comédiens, danseurs, musiciens, ce sont tous des artistes complets vertigineusement talentueux. Et je voulais contextualiser cette pièce à la fin des années 1950, quand la nouvelle a été écrite, une époque pré-digitale, un temps où la science est encore artisanale, faite au microscope, et où la notion de QI et les expériences les plus folles sur le cerveau ont lieu, à coup de drogues, opérations, et même recherches sur nos pouvoirs paranormaux... Les costumes, maquillages et coiffures de Karolina Luisoni et Malika Stahli renvoient à une imagerie quasi cinématographique de cette période. Nous

nous sommes aussi amusés à utiliser les technologies d'alors, film tourné en super-8, synthétiseurs modulaires... (l'ancêtre de nos synthés)

B. P. Il s'agit d'un spectacle qui questionne beaucoup la notion d'intelligence.

C. D. Oui, en faisant un rapide tour de mon entourage privé ou professionnel, je remarque que la plupart des gens que j'admire le plus, que je considère comme brillants, que ce soit dans leur force créatrice, leur humour ou leur humanité, ne seraient vraisemblablement pas considérés comme intelligents. Tandis que d'autres, dont le QI est véritablement élevé, me semblent handicapés socialement, voir infréquentables, s'isolant dans leur tour d'ivoire... J'ai l'impression que l'intelligence n'a de valeur que si elle est accompagnée d'énormément d'humanité. Charlie vit en quelques semaines une progression qui nous prend normalement des années, sa perception du monde s'affine, se complique à toute vitesse, il ne peut pas contrôler tout cela, et parallèlement son intelligence émotionnelle ne se développe pas, ou si peu...

B. P. Dramaturgiquement, vous vous êtes peu attardés sur l'apprentissage de Charlie ?

C. D. Il ne nous a pas semblé si intéressant de le voir à l'école, de le voir progresser. Ce temps est plutôt suggéré. Nous avons plutôt insisté sur les moments charnières, les changements, comme le moment de l'opération, les doutes des débuts (est-ce que ça marche ou pas ?), la folle accélération de sa vie quand ça marche au-delà de toute espérance, et ce moment où il accède à une perception du monde omnisciente, totale, sous forme d'une chorégraphie incroyable, créée par Judith Desse.

B. P. La scénographie de Yann Becker et la création lumière d'Estelle Becker sont pensées depuis le regard de Charlie ?

C. D. Oui, c'est la première fois que la soeur et le frère travaillent sur le même projet ! Ce que je voulais, c'était de montrer physiquement un espace qui s'agrandit au fur et à mesure que la vision du monde de Charlie se transforme. Estelle part de sa tête, seule éclairée en scène aux premiers instants du spectacle pour ouvrir sur un plateau de plus en plus large. Yann a créé des modules mobiles qui tous évoluent sur le plateau pour des changements à vue, très ludiques pour les spectateurs – les constructeurs du TKM ont été incroyables. Un tableau noir qui se retourne et devient écran de projection ; une bibliothèque devenant une animalerie de laboratoire. Des modules de toutes tailles, pouvant être tout un bureau sur deux étages ou juste un lavabo.

B. P. Est-ce que ce spectacle est un manifeste ?

C. D. Il peut sembler une critique de la science, mais je crois énormément en la science. À mon sens, nous assistons en ce moment à un événement scientifique extraordinaire : la découverte d'un vaccin en moins d'un an, la compréhension d'un virus... Non, ce spectacle est avant tout une ode à l'humanité. Devenir un vrai être humain, voilà le travail de toute une vie. Quelles que soient nos capacités, quels que soient les aléas de la vie, nous n'avons qu'un corps, qu'une existence à chérir.

SAISON 20—21

**NOUS ESPÉRONS CHALEUREUSEMENT
POUVOIR VOUS RETROUVER POUR:**

21—25.04.21
LE TAMBOUR DE SOIE
UN NÔ MODERNE

Jean-Claude Carrière / Kaori Ito et Yoshi Oïda

TKM Théâtre Kléber-Méleau

Chemin de l'Usine à Gaz 9, CH-1020 Renens-Malley

Billetterie: +41 (0)21 625 84 29

info@tkm.ch / www.tkm.ch

Des flyers sont à votre disposition dans le foyer.

Toute la programmation et vente en ligne sur notre site internet.